

de ces enfants, si difficiles à maintenir dans la ligne droite du travail et de la probité.

Jusqu'alors, il n'y avait pas eu de plainte contre lui.

Et la fabrique était même si bien notée, à la direction de l'agence, qu'elle était parfois négligée dans les visites d'inspections trimestrielles.

Bertine, ce jour-là, venait de s'asseoir, à l'ombre, dans l'angle des murs, et mangeait, harassée, lorsque, vers le fond de la cour, elle aperçut un enfant qu'elle ne connaissait pas et qui, sortant du réfectoire, flânait les mains dans les poches, regardant par les vitres cassées l'intérieur des ateliers.

C'était un petit abandonné qu'on avait envoyé la veille même.

Comme il faisait le tour des bâtiments à l'intérieur, il allait nécessairement passer devant Bertine.

Celle-ci, tout en mangeant, le regardait venir.

Il pouvait avoir quatorze ou quinze ans. Il était vêtu d'une courte blouse d'ouvrier en toile bleue assez propre ; d'une cotte de même étoffe, très large et très longue qui tirebouchonnait sur ses sabots comme les pantalons des officiers de turcos. Pour coiffure, il avait un chapeau de paille grossière, à fond conique et surmonté d'une pointe.

Devant Bertine, il s'arrêta.

—Tu n'as pas l'air d'avoir faim ? dit-il, la tutoyant tout de suite, avec la familiarité ordinaire des petits enfants.

—Non, je suis trop fatiguée. Je ne peux pas manger. J'aimerais mieux dormir.

Le petit garçon hochait la tête. Dormir, pendant la journée, après un trop gros travail, c'était sans doute aussi son rêve à lui bien souvent.

Et il compatissait à Bertine.

Il avait, ce nouveau venu, une gentille figure éveillée et intelligente, animée par des yeux noirs très vifs, pétillants, qui eussent bien volontiers souri, et toujours, si la misère n'avait pas été là pour réfréner tous ces élans ; sur cette physionomie si vivante, un masque douloureux faisait un contraste frappant. Les yeux seuls semblaient garder un peu de ce qu'aurait dû être cette nature enfantine, ai elle avait pu se développer au milieu des chaudes et réconfortantes affections de la famille ; mais en dehors des yeux, tout exprimait l'abandon, la solitude la tristesse ; le front restait soucieux, sous les broussailles de ses cheveux bruns mal peignés ; la bouche aussi était triste, avec ses lèvres abattues, affaissées, comme fatiguées de tous les sanglots qui avaient dû passer là.

Et dans les traits, malgré tout, un grand air de douleur.

Et lui aussi, sans doute, trouvait que Bertine était gentille, car il continuait de la regarder et il lui souriait.

Bertine allait avoir douze ans et elle était très développée, très grande, déjà jeune fille.

Un visage de vierge mutine, douce et spirituelle à la fois. Dans les yeux très larges, estompés de bruns, aux sourcils et aux cils extrêmement fournis, de la candeur et de la malice. Le front était d'une pureté admirable, et par-dessus retombaient toujours, en dépit de ses efforts, des cheveux trop fins, noirs comme les sourcils et que le peigne ne pouvait mordre. Cela faisait son désespoir, tout au fond d'elle-même, en sa coquetterie naissante et elle se croyait laide. Laide avec la vivacité expressive de sa physionomie, l'éclat de ses yeux, le dessin accentué et original de ses lèvres, étroites et grasses, et le contour distingué du visage un peu long ! Laide avec ce teint pâle et chaud, où, en dépit de toutes les misères, de toutes les privations, de toutes les fatigues l'on devinait l'ardeur généreuse et exubérante de la vie, à la veille du plein épanouissement de sa fleur. Mais ce qui frappait le plus dans son air, c'était le mélange de douceur et de finesse, d'ironie spirituelle qui semblait près d'éclater en un joyeux rire, que tempérant ou retenait aussitôt la bonté d'une âme indulgente, tendre, incapable de blesser. Tout cela était en germe chez elle, la vie de souffrances, comme les hivers trop froids, en retardait l'éclosion. Mais vienne un peu de chaleur, — un peu de tendresse, — et la fleur s'épanouira splendide, incomparable.

Le petit demanda :

—Il y a longtemps que tu travailles à la fabrique ?

—Oui, six mois, au moins.

—Tu n'as pas de parents ? ni père ni mère.

—Non. Je ne sais pas ce que c'est.

—Comme moi. C'est l'agence qui t'a placée ?

—Oui ! Je ne connais qu'elle.

—Comme moi.

Le petit se mit par terre, à côté de Bertine.

—Ça ne te fait rien, dit-il que je m'asseye près de toi.

—Oh ! non, tu as l'air bon.

—Et toi, tu me plais beaucoup aussi !... Sais-tu que tu es bien gentille ?... mais tu es bien maigre !...

—Ce n'est pas ma faute... je travaille trop... Et puis j'ai peur... il y a le garçon de mon nourricier qui me tuera, c'est sûr... Alors, même la nuit, je ne peux pas dormir, et le matin, quand je me lève, comme je n'ai pas pu me reposer du travail de la veille, mes jam-

bes sont molles, comme enflées... et pendant les premières heures je peux à peine marcher.

—Il y a pourtant des enfants qui ont des pères et des mères et qui sont gais et heureux et rouges et bien portant. On les voit jouer et courir... se quereller... et manger. Ils ont des habits très propres, surtout le dimanche. Oui, il y en a... on en voit à Saint-Remy.

—Pourquoi ne sommes-nous pas comme eux ?

—Je ne sais pas. Eux, ils ont autour d'eux des gens qui les aiment et les embrassent... Nous autres, nous ne recevons que des remontrances et des coups.

—Ils nous appellent enfants de l'hospice... C'est peut-être à cause de cela ?

—Oui, probable, dit Bertine en hochant sa jolie tête.

—Dis donc, comment t'appelles-tu ?

—Bertine.

—Il la regarda brusquement, comme frappé par un souvenir.

—Bertine ! Bertine ! murmura-t-il.

Et il semblait chercher, évoquer un lointain passé.

—Vous n'aimez pas ce nom-là ? dit-elle avec coquetterie.

—Oh ! si ! oh ! si, au contraire.

Et il se mit à rêver. Bertine mangeait à petites bouchées son morceau de lard et son pain dur. Elle se leva, courut à la pompe, but une large rasade puis elle revint.

La cour était surchauffée par le grand soleil du midi. Mais dans le coin favori de Bertine, l'ombre s'allongeait toujours.

L'horloge extérieure sonna un coup.

—Midi et demi, fit Bertine. Encore une demi-heure de repos avant de se remettre à l'ouvrage.

Le petit murmura après un long silence :

—Bertine ! Bertine ! C'est drôle, il me semble que j'ai connu dans le temps, quelqu'un qui portait ce nom-là... Et justement une petite fille.

Ce n'est pas moi, bien sûr, dit-elle en souriant, car je crois bien que nous ne nous sommes jamais rencontrés...

—Possible... oui... je me rappelle maintenant... une toute petite fille... Oh ! elle n'avait que quelques mois... Elle était encore au berceau... Mais oui, c'est bien ça... Bertine... Madame Juliette... la rue de la Parcheminerie, à Paris, la Berlande... Criquet, mon pauvre Criquet... Cela ne te rappelle rien, tout cela ?

—Non, rien. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été dans ce pays... Et je ne connais pas les noms que tu viens de prononcer... ni l'un ni l'autre...

—Oui, dans le temps, il y avait une petite Bertine auprès de moi... Elle avait une mère, madame Juliette, qui était très malheureuse, et qui, une fois, a voulu se suicider avec sa fille... C'est moi qui l'en ai empêchée, avec Criquet, mon pauvre Criquet...

—Et toi, comment t'appelle-t-on ?

—Charlot ! dit l'enfant, rêveur... Veux-tu que je te raconte comment je suis arrivé à la fabrique Laverjol...

—Oui... J'aime tant entendre raconter...

—Toi, après, tu me diras ton histoire.

—Si tu veux.

—Tu ne sais pas ce que c'est que d'être heureuse, m'as-tu dit

—C'est vrai...

—Eh bien, moi non plus... Ecoute.

II

—J'ignore d'où je viens et on ne m'a jamais dit ce qu'étaient mes parents. Ils sont morts il y a bien longtemps. Voilà tout ce qu'on m'a appris. Je suis parti avec Criquet de chez une femme qui nous faisait beaucoup souffrir et on nous a conduits en prison, mais sans nous faire de mal. Puis on nous a séparés et je ne sais pas ce qu'est devenu mon pauvre Criquet... On m'a mis en chemin de fer... et je me rappelle que le voyage m'a amusé beaucoup. Je suis resté dans le département des Ardennes chez un cultivateur. Je flânais, je gardais les vaches. Il y avait des enfants qui jouaient avec moi... j'étais heureux... Si j'avais eu avec moi mon pauvre Criquet, j'aurais été tout à fait bien... Il y avait tout autour de la ferme, qu'on appelait le Roc-Martin, des bois très noirs. Moi, j'aime beaucoup les grands bois... Ça fait peur... Et toi ?

—Moi aussi, dit Bertine.

—Nous nous amusons beaucoup en gardant les vaches. Nous mangeons des pommes et des poires en masse, ou bien, nous attrapons des écrevisses dans le petit ruisseau de la Naugerin, ou bien des grenouilles avec un morceau de drap rouge... Sais-tu attraper des grenouilles, toi, Bertine ?

—Non, fit naïvement la fillette.

—Je te montrerai. Moi, je serais bien resté là toute ma vie, à garder les vaches et plus tard les moutons. Mais ça n'a pas duré longtemps. Comme on voulait obliger le fermier à m'envoyer à l'école, il me chassa. Pour dix francs par mois qu'on lui donnait, il ne pouvait pas me nourrir à rien faire, jusqu'à douze ans. J'ai bien